

# Françoise Pirart : Le roman d'une dérive

Le septième roman de Françoise Pirart: **La Valse du pont suspendu**, est le récit d'une dérive qui, bien au-delà du référent qu'il développe: une échappée dans l'univers inconnu de la folie, ramène à la condition précaire qui est sienne, la femme de tous les impossibles. L'histoire commence par un mariage: *"Elise et Germain Aschenbach. Curieuse union qui n'était ni un mariage de raison ni un mariage d'amour: un accommodement à l'amiable, un consensus vivendi qui ne laissait aucune place à la fantaisie. A leurs noces, Germain avait trente-deux ans. Elise vingt-deux. (p.15)"* Le portrait d'Elise est d'entrée de jeu, une aquarelle en parfaite contradiction avec le maître des lieux: *"Germain Aschenbach, avocat au barreau de Paris, trouva la jeune femme dans la rue, petit chat égaré errant sans but, sans passé, sans présent, sans rien ni personne à quoi se raccrocher." (p. 15).* Le lecteur attentif trouvera d'entrée de jeu les canaux de lecture nécessaires à la compréhension du roman.

Car l'Elise, de Françoise Pirart est inapte aux sollicitations du présent, à plus forte raison lorsque celui-ci prend les couleurs grises de la respectabilité. Et cependant, Germain n'avait pas conquis son épouse par le seul éclair du hasard; il était habité comme Elise par une angoisse bien peignée qui ne pouvait sortir du garrot que sa situation sociale lui avait noué: *"Germain était maniaque, que ce soit dans son soin à lacer ses chaussures, à nettoyer les verres de ses lunettes, à nouer sa cravate, dans ses façons à table ou ses habitudes de langage. Ses tournures désuètes avaient un peu intrigué Elise, au début de leur mariage."*

## LA FAILLE

Tout l'art de Françoise Pirart -et il est grand- est de situer les balises qui vont peu à peu tracer les frontières entre deux faiblesses qui s'affrontent. La première, légitime celle-là, tant par l'éducation que les servitudes, inscrit Germain dans ses limites: *"Elise n'avait jamais rien soupçonné des angoisses de son mari. Comment l'aurait-elle pu? Comment aurait-elle deviné que Germain était un escargot qui, au moindre semblant d'alerte, rentrait peureusement dans sa coquille? Lui, l'avocat de renom, l'homme de fer auquel rien ni personne ne résistait. Elle n'avait jamais rien compris à son mari. Sans doute lui ressemblait-elle trop. Car elle aussi était un escargot. Deux êtres identiques dans leurs peurs quotidiennes et qui, pourtant, n'avaient rien à partager. Ce qui aurait dû les rapprocher les éloignait chaque jour davantage et la grande maison de maître était devenue leur prison. Qu'est-ce qui les aurait jetés*

*dans les bras l'un de l'autre, personne n'aurait pu le dire et surtout pas eux. Elise n'était pas une beauté et n'avait absolument aucune éducation. Le peu de culture qu'elle possédait à présent, à quarante ans, elle le devait uniquement à Germain". (p.19).* Entre Germain et Elise, le fossé n'est pas d'ordre culturel ou social, il est dans l'état naturel de la faille qui va croissant, laissant chacun sur la rive d'un fleuve qui les sépare et cède insensiblement aux eaux tumultueuses.

## LE MALENTENDU

*"Longtemps, Elise avait cru que sa vie avec Germain serait semée d'imprévus aussi merveilleux que tragiques, comme dans les films d'amour. Il n'en avait rien été. Germain, habitué à plusieurs années de célibat, avait déjà ses habitudes." (p.21)*

L'habitude est probablement le mot honni, repoussé par Elise bien au-delà d'elle-même, de son pouvoir d'exister. Car pour être ce qu'elle entend vivre, il lui faut des histoires, ou tout au moins une histoire qui lui offrirait le luxe de l'euphorie. Mais cette histoire-là,,

Germain ne la lui racontera jamais...Tous deux font partie de ces droites sensibles qui ne se rejoignent qu'à l'infini, mais dans l'univers l'Elise, le seul chemin est celui de l'imaginaire, et ne pas le suivre s'apparente à la mort clinique de la relation qu'elle vient d'engager.

## LE JOURNAL D'UNE VIE ANTÉRIEURE.

*"Un jeudi de janvier 1984, l'existence trop tranquille d'Elise fut bouleversée par un événement apparemment mineur. Sur une impulsion étrange, elle - d'habitude si discrète - ouvrit un tiroir du bureau de Germain et y découvrit un paquet envelop-*



pé dans de l'épais papier brun semblable à celui qu'on utilise dans les colis postaux." C'est ainsi qu'Elise entra dans la vie de Cécile Apponyi, dont le journal (18345-1835) allait lui fournir les mansions de sa propre existence en lui faisant répudier d'office le parcours temporel de son propre destin.

## "JE CROIS RÊVER"

En passant du rêve à la folie, de la réalité à l'imaginaire, Françoise Pirart donne tout son sens au déchirement qui peut faire basculer une femme aussi fragile qu'Elise, devenue Elise-Cécile et puis Cécile Apponyi, exclusivement...

Chaque détail porte en lui sa découverte et chaque découverte pousse imperceptiblement Elise dans l'univers que nul n'a pu lui donner, qu'elle s'approprie et qu'elle impose à son entourage: "Elle passa un doigt hésitant sous le rabat et parvint, en grattant de l'ongle, à décoller un bout de large ruban adhésif qui entourait le paquet. Elle tira. Le ruban adhésif tenait bon. Elle tira encore plus, s'arc-boutant, un genou calé sur le paquet, si fort que le papier se déchira d'un coup, libérant son contenu." (p. 25).

Dans la prise en compte de ce curieux journal, il y a comme une libération (ou un enfermement) dont on peut mesurer l'importance, rien que par le choix des mots. Il s'agit bien entendu d'un accouchement provoqué, une douloureuse césarienne dont Elise ne sortira pas indemne.

Au fil du roman, la jeune femme associera la reconnaissance de ce "nouveau monde", celui de la déraison, à un impitoyable ouvrage d'implosion. Mari, enfants, meubles, maison, tout va disparaître pour céder la place au journal intime d'une jeune femme du XIX<sup>e</sup> siècle.

## DU RÉALISME À L'IMAGINAIRE...

Chez Françoise Pirart, le chemin de l'un à l'autre est ambigu car la narratrice s'inscrit de la même manière dans la vie

quotidienne du Moyen Âge ou dans une fiction futuriste. Réduits à quelques instants, le rêve et l'imaginaire sont les figures de proue d'un vaisseau d'une grande souplesse. De Maupassant à Nerval, de Renard à Michaux, profondément réaliste dans son écriture, frondeuse, sarcastique, notamment dans **Mes Granvoyages à travers le vaste monde et les atmosphères qui l'entourent**, la romancière ramène très souvent l'individu à ses dimensions réelles. Auteurs de leur drame, rattrapés le

plus, souvent par le malentendu et la bêtise, les hommes ne vivent leur imaginaire que dans la mesure où ils n'engagent qu'une part infime de leur fluctuante personnalité. A ceux-là, Françoise Pirart préfère les dérives intégrales, les oiseaux libres, les personnages de désir et non de calcul. La véritable vie d'Elise ne se trouve-t-elle pas écrite dans le journal de Cécile Apponyi? Sans aucun doute et c'est la raison pour laquelle la route de l'écriture reste une aventure jubilatoire et secrète.

### 1. Identifiez-vous le noir dans la couleur de votre écriture?

*Je n'ai pas de réponse (claire) à cette question.*

### 2. Le fond de toute création n'est-il pas le produit d'une angoisse?

*L'angoisse peut être à la source du meilleur comme du pire. On parle souvent de l'écriture comme d'une thérapie. C'est sans doute vrai. Je n'ai pas de réelle expérience en ce domaine car j'écris peu sur moi. On parle aussi souvent d'œuvres écrites "dans l'urgence". Et cette dernière expression, même si je peux la comprendre, a le don de m'exaspérer car elle n'est devenue, par sa répétition, qu'une formule à la mode. Il y a mille façons d'exprimer son angoisse et il y a mille raisons d'écrire. Tout est entremêlé: les questions qu'on se pose avant et pendant le travail de création, les incertitudes et les doutes, puis, une fois l'œuvre aboutie, les nouvelles questions et incertitudes, les nouveaux doutes, en découvrant avec stupéfaction qu'on a, contrairement à ce qu'on croyait et désirait, dévoilé des aspects de sa propre personnalité. Il n'y a pas toujours de base solide sur laquelle se reposer un*

*moment; tout est fragile et aléatoire, comme la vie. Paradoxalement, il m'est arrivé d'écrire dans l'allégresse des textes très sombres qui ne correspondaient nullement à mon état d'esprit. Le contraire ne m'est par contre jamais arrivé jusqu'à présent.*

### 3. Votre œuvre saisit différentes formes de dérive. Quelle est celle qui vous paraît plus significative, plus proche de "la crise"?

*La dérive qui me semble la plus importante est celle conduisant à la déraison, à un profond mal-être, à l'enfermement mental, à l'absence de communication. Parfois aussi au mensonge.*

### 4. Ecrire, n'est-ce pas conjurer sa propre disparition?

*Ecrire, outre le besoin ou le désir de le faire, est aussi laisser une trace derrière soi, avoir une continuité de vie, une descendance.*

### 5. Dans vos romans, n'y a-t-il pas comme un règlement de comptes avec le temps?

*Il n'existe selon moi aucun moyen de "régler son compte" au temps.*